

## MA PETITE FRANCE

En cette période électorale, des journalistes du « Monde » reviennent sur les lieux qui ont marqué leur jeunesse. Un retour dans le passé pour comprendre le présent

# A Libercourt, un long tunnel vers le jour

Le souvenir de la mine et du fond imprègne la petite ville du Pas-de-Calais. Mais vingt-sept ans après la fermeture de la dernière fosse, la cité, rongée par le chômage et les difficultés sociales, peine à se projeter dans l'avenir

LIBERCOURT (PAS-DE-CALAIS) - envoyée spéciale

Quand ai-je arrêté de prétendre que je venais de Lille? En partant, j'avais quelque peu déformé mes origines et fait de moi une Ch'ti de la ville. Pas tout à fait un mensonge, surtout pas une honte. Juste une facilité pour éviter certains clichés qui collent à mon relief grisé : je suis du bassin minier du Pas-de-Calais.

J'avais déjà dû ravalé un fond de patois pour avancer, transformer un « crayon gris » en « crayon à papier », un « petit pain » en « pain au chocolat ». J'ose à peine évoquer la drache ou la clinche, vocabulaire effacé dont on insiste, tout de même, pour que je donne la traduction « en français » : « pluie d'averse » et « poignée de porte ».

Alors, à Berlin, Strasbourg, Göteborg ou Paris, qui m'ont accueillie au fil des années, je n'avais pas toujours envie de répondre à ce « Comment tu as fait? », mi-surpris, mi-désolé. Sous-entendu « pour te sortir de là ». Et puis Lille, tout le monde situe, tout le monde aime. Un peu comme Bruxelles.

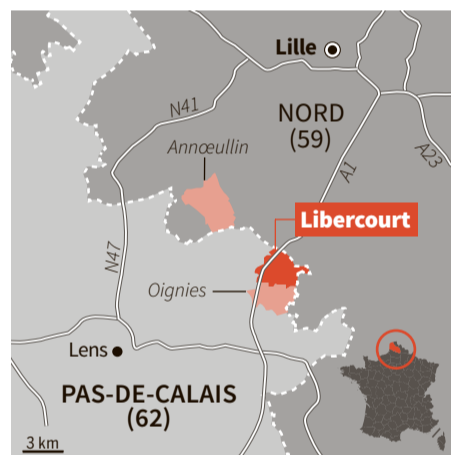
La fierté de mes véritables racines submerge pourtant le paysage. Sur la monotone ligne bitumée qui me ramène à Libercourt, le voilà qui me réveille. Vite, se rabattre sur la file de droite et prendre la prochaine sortie après lui, le premier terril sur la route de ce que l'on doit désormais nommer, un peu pompeusement, les Hauts-de-France. Je me rassure. Je n'ai pas prononcé le « l » de terril. Je suis toujours bien d'ici.

## FOUTUE SILICOSE

J'avais 4 ans lorsque la dernière fosse a fermé, en 1990. Ce petit mont noir sur ma route a alors perdu sa raison d'être. Les coronas, les mineurs et leurs sacrifices avec. Le bassin minier se vivait désormais au passé, comme une chanson de Pierre Bachelet. Mon enfance a été bercée par les expositions sur les coups de grisou, petit nom d'animal de compagnie pour un gaz qui débarquait comme un loup dans les galeries, emportant les hommes avec lui.

Je ne compte plus les sorties scolaires à Lewarde, le musée au faux ascenseur, qui – attention, révélation – fait mine de vous conduire dans les tréfonds. Je me rappelle cette camarade qui suffoquait. Cette institutrice qui l'avait emmenée, poussant une porte vers l'extérieur pour la calmer. Nos cris de déception. Elle venait de ruiner le mystère de notre première descente « au fond ». Et ce guide, ancien mineur, qui avait connu mon grand-père. « Fosse combien, déjà? »

Papy et son visage bleuté, cherchant une respiration, fenêtre ouverte en plein hiver. On me l'a décrit tant de fois que j'ai l'impression d'avoir été là. Je ne l'ai pas connu. Ma mère à peine plus, la faute à cette maladie dont personne ne dit plus le nom, ici. Foutue silicose qui colle aux souvenirs



comme aux poumons. Dans les allées du cimetière de Libercourt où ma grand-mère vient de le retrouver, je compte. Des noms polonais en grande majorité, comme elle, la Ruskiewicz. La ville est d'ailleurs jumelée avec Jarocin, dans le cœur rural de la Pologne d'où venaient la plupart d'entre eux.

Je compte surtout l'âge des hommes, tombés si jeunes. Les plus chanceux, comme mon grand-père, souffleront leur cinquantaine. Lui est parti en 1968, elle en 2017. Près de cinquante ans les séparent sur cette pierre tombale qui réunit mari et femme. En témoignent les visages sur les médailles, nombre de couples partagent, ici, cet écart démesuré d'espérance de vie.

Hors de question pour mes grands-parents maternels que leurs enfants suivent la même voie. Celle qui leur a permis de les élever, tous les huit – logement, charbon, médecin fournis par les houillères, pour leur faire avaler une vie trop rude et une mort trop tôt. Mes oncles ne « descendront pas », ou si peu. Quant aux filles, elles iront à l'école. Celle de la République, au milieu des coronas.

Me voilà devant la porte de la dernière maison de ma grand-mère, à Libercourt. Cité de la Faisanderie, allée des Oiseaux. Toute une poésie. Les mêmes briques rouges, le même petit plain-pied. Mitoyen, certes, mais avec un seul voisin. Rien à voir avec l'image que mes amis s'en feront plus tard, lorsque je prononcerai le mot « coron ». Eux voyaient la boue et la misère de Germinal. Moi, une mignonne petite maison avec un potager. « Ta grand-mère, tu lui offrais une rose coupée, et elle en faisait un rosier », sourit ma tante Irène.

Au premier coup d'œil, rien n'a changé. Les clôtures ont poussé, et les pelouses, remplacées les potagers. D'infimes détails qui n'en sont pas pour Angeline Dejonghe. Un signe des temps modernes, où chacun vit reclus chez soi, alors qu'elle, autrefois, traversait les jardins pour aller boire « une goutte eud'jus » chez les uns les autres. Du café réchauffé toute la journée, au cas où quelqu'un passerait. A 78 ans, Angeline se souvient de moi « p'tiote ». J'ose à peine lui avouer avoir dû

**CITÉ DE LA FAISANDERIE, ALLÉE DES OISEAUX. TOUTE UNE POÉSIE. LES MÊMES BRIQUES ROUGES, LE MÊME PETIT PLAIN-PIED. MITOYEN, CERTES, MAIS AVEC UN SEUL VOISIN**



m'installer dans les souvenirs de ma mère pour redonner vie à ma mémoire. Je suis son index qui glisse sur les visages en noir et blanc des albums de famille pour y distribuer des noms, des rires et des soupirs.

Angeline Masquelier, épouse Dejonghe, fille de Maria Masquelier, l'une des meilleures amies de ma grand-mère. Bras dessus, bras dessous, sur toutes les photographies de l'époque. Angeline vit encore dans cette cité minière où sa mère et sa sœur ont fini leurs jours, à quelques numéros de la dernière maison de ma grand-mère. Toutes femmes de mineurs. Des « ayants droit », comme on les nomme ici, qui disparaissent peu à peu. Les dernières sont plus ou moins regroupées dans cette cité de la Faisanderie. Un bailleur social se charge de repeupler les autres, du moins celles qui n'ont pas été détruites. Libercourt compte aujourd'hui près de 80 % de logements sociaux, quasiment 100 % dans les cités minières.

Angeline me fait entrer, et je perds instantanément vingt-cinq années. Des assiettes au mur ; un mineur en porcelaine dont le casque renfermait du tabac ; une table en bois bien trop grande pour un si petit séjour. Tout m'évoque l'intérieur de ma grand-mère, dans ce cocon où elle nous gardait, ma sœur et moi, quelques mercredis par mois. Seule différence : le mur abattu entre la cuisine et le salon. « Ah ça, c'est ta grand-mère qui ne voulait pas ! » Les rénovations se font parfois à petits pas dans les coronas, pour ne pas trop perturber les anciens. Le chauffage central a tout de même remplacé le mètre cube de charbon déversé chaque mois sur le trottoir.

Je nous revois, ma grand-mère et moi, fabriquer des « klouskis » dans cette cuisine séparée. Elle qui pétrit la pâte, l'étales, moi qui y plante un verre, pour former ces petites boules polonaises à cuire à la vapeur. Souvenir doux et facile. Il nous faudra quatre, cinq, douze essais avec ma mère pour retrouver la légèreté d'antan. Angeline sourit. Ma grand-mère lui avait appris, à elle aussi. En revanche, elle doit me confier « un truc bizarre ».

Elle n'a appris son véritable prénom que sur le faire-part de décès. Bronislawa était devenue Denise, sans que personne ne sache vraiment quand ni pourquoi.

Débarquée à 2 ans de Lodz la polonaise, avec ses parents, juste après la première guerre mondiale, elle s'était mariée à 16 ans avec un Français prénommé Octave de père en fils depuis trois générations. Mon grand-père. « Bronislawa, c'était trop compliqué pour lui », pense savoir ma mère. Ni elle, ni moi ne parlons d'ailleurs polonais. Ma grand-mère a toujours refusé, malgré le harcèlement bienveillant de mon père. Mon oncle Louis-Jacques confirme : « Il y avait deux règles à la maison : pas de patois, pas de polonais. » Des racines étouffées qu'il faut donc réapprendre, comme le potager. Ce qui tombe plutôt bien, puisqu'un panneau municipal promet un atelier compost, cette semaine, à Libercourt.

## « 62, MÉFIE TEU »

Des larmes perlent discrètement au coin des yeux bleus d'Angeline. Elle vient de perdre un fils, son benjamin. René avait 52 ans et était le seul de ses trois enfants à être resté ici, dans le bassin minier. Comme s'il fallait partir pour survivre.

Partir. L'évidence pour moi. Mes parents avaient monté la première marche pour nous propulser ailleurs, plus haut, plus loin. Assistante sociale et ingénieur, ils m'ont fait grandir au-delà de la frontière. Ça n'a l'air de rien, ces quelques kilomètres. Ces deux petits chiffres qui diffèrent sur les plaques d'immatriculation. Sur la route, je pouvais toujours compter sur ma sœur ou mon père pour lancer « 62, méfie teu » en croisant une voiture du Pas-de-Calais. Nous étions des 59, nous.

Et pourtant, j'avais presque oublié mes écharpes « sang et or » de supportrice du club de foot de Lens. Presque oublié que l'on apercevait un terril depuis le jardin de chez mes parents, avant que les lotissements ne poussent comme des verrues sur les champs. Presque oublié que Libercourt était à 7 km seulement d'Annœullin, la ville où j'ai



**A Libercourt, le 2 juin.  
La cité de la Forêt  
n'a que peu changé  
depuis les années 1960,  
quand le grand-père  
de l'auteur y habitait.**

FLORENT MICHEL/  
11 H 45 POUR « LE MONDE »

grandi; le panneau « Pas-de-Calais » planté à sa sortie; le hameau voisin baptisé Sainte-Barbe, la patronne des mineurs.

Je n'ai de contact avec aucun de mes vieux amis de là-haut. Ceux que j'ai précieusement gardés sont tous partis. Ma camarade de lycée est contrôleuse aérienne à Nice, à l'autre bout de la France. Ma sœur et moi avons fini par « monter à Paris », comme on dit – une ascension sociale bien plus que géographique, d'autant plus pour nous, qui avons dû finalement glisser vers le « sud ». Alors, hasard ou fuite? Et les autres, ceux qui sont restés, que sont-ils devenus? Rouvrir les albums de famille, plus récents ceux-là, et retourner les photos de classe pour y lire les noms inscrits avec application, en lettres liées. Mélissa, Carine, Pierre, Coralie...

Coralie Capra. Plus de quinze ans après, son visage rond et rieur n'a pas changé. Le maquillage et le nom de « femme de » en plus. Coralie Capra devenue Barras vit désormais à Courrières. Difficile de résonner plus « minier » dans le coin. La mort d'un millier d'hommes dans ses galeries, même au début du XX<sup>e</sup> siècle, a laissé des traces. Je lui demande si elle connaît l'histoire, elle me regarde, interloquée. Elle a beau être petite-fille de maçon italien, c'est bien elle qui vit ici.

Une odeur sucrée embaume sa maison de centre-ville, au coin d'une rue un peu trop passante à son goût. « Comme je ne savais pas ce que tu aimais, j'ai fait de la brioche. » Je lui apprends que je dois à notre amitié mon premier sentiment d'injustice. Parce qu'elle était bonne élève, sa famille la destinait à de « grandes études ». Son rêve de devenir pâtissière, il ne fallait pas y penser. Le four l'appelle. Voilà la brioche, avec ce petit air si naturel que prennent les choses parfaites. Une brioche de chef pâtissière, aujourd'hui.

« Tu te souviens d'Emilie? Elle est vétérinaire. Finalement, on a tous fait ce qu'on rêvait d'être à 12 ans. » Coralie me donne des informations sur ceux qu'elle ne fréquente plus vraiment, mais qu'elle croise parfois, « au Carrefour Market ». Mélissa a une fille de 5 ans. Carine aussi a accouché. « Mais toi, je t'ai toujours vu comme

une femme d'affaires! », me lance-t-elle, comme s'il fallait me rassurer de ne pas avoir d'enfant, passé 30 ans. Un retournement amusant pour nous qui nous targuions d'avoir échappé à une mode répandue à notre époque: la poussette à 16 ans. Les rumeurs bruisaient au collège, sur la grande sœur d'untel ou d'un autre, qui ne venait plus à l'école. Nous suivions ce qui était « cool » de loin, sans y accéder. Pour avoir l'air tendance, nous nous limitions à inscrire des noms de marques, au feutre, sur nos sacs à dos.

#### UNE CARTE À JOUER

Coralie a donc franchi cette frontière, de notre lisière du Nord vers le bassin minier. Un jour, promis, elle retraversera. Dès qu'elle aura les moyens d'acheter, de l'autre côté. « Le Pas-de-Calais, c'est pas vraiment notre kiff, il faut bien l'avouer. » Et puis après douze années d'horaires de nuit, qui n'aimeraient pas revenir « au jour », comme disaient nos aînés lorsqu'ils sortaient des galeries souterraines. Alors, pourquoi ne pas ouvrir un salon de thé dans les Vosges, ou au moins trouver une place dans une galerie, marchande celle-ci. En attendant, elle a obtenu une dérogation pour que son fils de 4 ans n'aille pas à l'école à Courrières, mais dans la même que nous. A la frontière, mais versant nord.

On se raconte les attentats de Paris. Elle qui les découvre à 2 heures du matin, en se levant pour aller travailler. Moi qui les ai couverts pour le journal. « Le journal Le Monde? » Elle qui parle de l'immigration qui aurait ramené des « islamistes radicaux ». Moi qui rappelle qu'ils étaient français, pour la plupart. On s'effleure sans oser s'affronter. Cinquante-deux pour cent de vote FN dans le Pas-de-Calais au second tour de la présidentielle. Je n'ai pas envie de savoir.

« Ici, dès qu'on a un peu de qualification, on part. » Le maire socialiste de Libercourt, Daniel Maciejasz – fils de mineur polonais évidemment – sait de quoi il parle: ses deux fils, l'un médecin, l'autre ingénieur, ont déménagé dans la métropole lilloise. Il garde pourtant l'espoir de les faire revenir, eux ou

d'autres qui leur ressemblent. Un notaire m'a d'ailleurs précédée dans son bureau pour lui faire signer une flopée de documents actant la naissance d'un nouveau lotissement.

Le maire est persuadé qu'il a une carte à jouer pour attirer les nouveaux propriétaires jusque dans le bassin minier. Des terrains bon marché et une gare comme alternative aux bouchons interminables encerclant Lille, à moins de 30 km de là: « C'est un aspirateur, ici. Il n'y a rien, mais on peut aller partout. » Cette ancienne gare de marchandises qui distribuait le charbon dans tout l'Hexagone est devenue sa perle pour demain. Il la chouchoute de travaux et d'affiches ambitieuses annonçant le futur « éco-pôle ». Commerces et immeubles – « mais pas des tours, c'est plus la mode » – doivent bientôt la rendre plus attractive, promet-il. « Pour éviter que les gens déposent leur voiture et repartent à pied parce qu'on leur a crevé ou volé leurs pneus. »

« Libercourt, ville d'avenir », peut-on lire sur les panneaux lumineux face à la gare, qui rappellent de surtout bien fermer ses portes à clé. Le lundi matin, les emballages de McDonald's et les bouteilles de vodka vides dans les petits chemins racontent la jeunesse du week-end. Celle qui « embête tout le monde » parce qu'elle s'ennuie, résume le maire, lucide sur la petite délinquance et les grandes difficultés sociales de sa population.

Dans les cités minières, une centaine de maisons vides attendent de trouver preneur. Elles ont pourtant l'air charmantes, vues de l'extérieur, avec leur jardin. Mais les petits intérieurs cachent une isolation plus que défaillante. Alors les jeunes en mal de propriété préfèrent « faire construire ». Et c'est là que Libercourt sort son autre carte chance: des dizaines d'hectares de friches industrielles où les lotissements éclosent comme le Front national. « Faut pas croire », lâche le maire qui a bien étudié les chiffres de la dernière élection présidentielle. Le FN n'a pas fait ses meilleurs scores dans les cités minières, mais chez ces nouveaux propriétaires: « Ils ont l'impression que construire une maison, planter une

clôture et payer leurs impôts leur donnent plus de droits que les autres. »

Sur la friche de l'ancienne usine de réparation de wagons miniers en cours de dépollution, 200 logements doivent sortir de terre dans les prochaines années. En très grande majorité réservés à l'achat, mais pas seulement, insiste M. Maciejasz, qui ne veut pas créer des ghettos de riches. « Enfin, de riches, c'est relatif ici! » Près de 40 % des 8 500 Libercourtois sont au chômage. Moins de la moitié est imposable. Au bout de l'impasse où ma mère a grandi, la vue sur les champs s'est refermée pour laisser place à une zone industrielle qui permet à la municipalité de rester à flot, et à la ville de croire en son avenir. Les entreprises qui s'y sont implantées lui offrent près de la moitié de ses recettes fiscales.

A l'horizon, un chevalement se dresse sur l'ancienne fosse 9/9 bis de la ville mitoyenne, Oignies. Là s'est installée la mission qui a œuvré pour que le paysage minier soit classé au Patrimoine mondial de l'Unesco. C'était il y a cinq ans, et l'architecte urbaniste Raphaël Alessandri, marinière et barbe grisonnante, se remémore avec humour les premières réactions autour de lui. Ceux qui lui demandaient s'il ne craignait pas que le label Unesco provoque une « gentrification » du bassin minier. Si seulement... « Nous, on l'appelle de nos vœux, la gentrification! » Le quadragénaire admet que lui habite toujours la métropole lilloise. Comme plusieurs « cadres » de la mission. Ils assument, et en plaisantent même entre eux: après tout, le jour où tous auront déménagé ici, il ne leur restera plus qu'à mettre la clé sous la porte. Ils auront gagné leur pari.

#### « ALLER LE PLUS LOIN POSSIBLE »

« Mais vous aussi, vous êtes partie! », me lance, un peu bravache, Irène Boitel, derrière ses petites lunettes d'institutrice à la retraite. La fille de mineur aux origines polonaises, encore, vit à deux pas de la dernière maison de ma grand-mère. Elle pouvait faire basculer son téléphone sur l'école voisine lorsqu'elle s'est installée dans le logement de fonction des anciens directeurs. Les élèves qu'elle croise encore ici n'étaient pas ceux du premier rang. « Les plus brillants s'en allaient vite, au moins jusqu'à Lille. » Charbonnages, lainières, aciéries... Son mari, Christian, soupire en évoquant les fermetures en chaîne qui ont plombé le territoire. « Ici, on a perdu les mines, et on les a remplacées par les aides sociales. »

Retour au cimetière, où Fatima côtoie désormais Bronislaw. Les derniers arrivés dans le monde des houillères, Algériens et Marocains, ont vécu la fermeture de plein fouet. Alors que les Polonais ont pu profiter des « avantages » du patriarcat minier, poussés leurs enfants à monter une marche de l'échelle sociale, eux se sont retrouvés rapidement ici, mais sans la mine. Et la deuxième génération occupe désormais les mêmes maisons que leurs parents, le plein-emploi en moins.

Je pousse une dernière porte. Angeline Dejonghe m'a indiqué où frapper. A droite après le wagon de charbon décorant le bord du rond-point; et juste en face des vastes chalets en bois – ceux dévolus, à l'époque, aux ingénieurs des mines et qui avaient été construits par les prisonniers allemands, des Bavares évidemment. « Tu ne peux pas la rater, avec son inscription « Cité de la Forêt » sur le côté. » Mes oncles et tantes ont grandi là, dans cette maison de briques bien plus spacieuse que celle que j'ai connue. C'était l'une de celles réservées aux « employés », statut ravi par mon grand-père à la fin de sa vie.

David et Geneviève Capillyez me précèdent, je dois absolument visiter. Des boulets de charbon remontent encore dans leur jardin; la baraque à charbon, elle, a été transformée en arrière-cuisine lorsque le chauffage central est arrivé. David Capillyez me raconte « Charlot », son père. Mineur, bien entendu, comme son grand-père et son arrière-grand-père. Ses yeux brillent de superbe en sortant les médailles du travail dont a hérité son fils.

M. Capillyez aurait tant aimé travailler au fond, lui aussi. Finalement, il a fait maçon, sous la pression du père. Mathéo lève le nez. Du haut de ses 12 ans, cette conversation lui semble familière. « Comme toi papa, qui veut pas qu'on fait maçon! » Son père acquiesce tristement. « Je veux qu'il fasse des études, pour aller le plus loin possible. » Et quitter Libercourt, où sa famille vit depuis au moins quatre générations? « On n'est pas obligés de quitter Libercourt pour réussir, si? » ■

LUCIE SOULLIER

**CHRISTIAN SOUPIRE  
EN ÉVOQUANT  
LES FERMETURES  
QUI ONT PLOMBÉ  
LE TERRITOIRE.  
« ICI, ON A PERDU  
LES MINES, ET ON  
LES A REMPLACÉES  
PAR LES AIDES  
SOCIALES »**